

Le « Second Journal des Années de Guerre » de Romain Rolland*

par Bernard Duchatelet*

Les 18 et 19 octobre 2007, s'est tenu à Brest le colloque « Les Journaux de la vie littéraire », placé sous la direction de Pierre-Jean Dufief. Les Actes de ce colloque sont parus aux Editions du CNRS.UBO. Nous remercions P.J. Dufief de nous autoriser la reproduction de la communication du professeur Bernard Duchatelet.

Lors de la publication, en 1937, d'extraits de son *Journal des années de guerre 1914-1919*, Romain Rolland les fit précéder d'un « Avertissement » où il donnait quelques précisions sur la forme de ce Journal : « Je tiens, depuis ma jeunesse, un *Journal*, – sans idée aucune de le publier. Quand on doit, comme j'ai dû, pendant un demi-siècle, marcher à peu près seul, c'est un besoin vital de se faire son rapport de marche régulier et d'inscrire le tracé du chemin parcouru pour mieux assurer ses pas.

Au reste, en cours de route, ce *Journal* a beaucoup changé de caractère. Plus intime, dans les âges de formation et de concentration, où la voix intérieure ne trouvait pas où s'épancher dans l'œuvre et dans l'action, il est devenu de plus en plus objectif à mesure que la vie personnelle a été plus enveloppée par la vie générale. Surtout pendant les années de guerre, je me suis trouvé envahi par une telle masse de documents, écrits ou entendus, que le devoir s'imposait de les recueillir, en s'effaçant. »

Il ajoutait pour finir sa présentation : « Qu'on n'y cherche aucun mérite littéraire ! Ces notes ont été jetées sur le papier, au soir de la journée, par un homme harassé des tâches de la journée. Et certes, il ne les destinait pas à l'impression, de son vivant ! » Il accepte cependant de le faire « sur la prière de quelques amis », mais après en avoir « élagué ce qui avait le caractère de confidences personnelles : car il estime que celles-ci n'ont tout leur prix que quand elles s'expriment – mais totales et sans atténuations, – après la mort¹. »

Plus tard, en 1942, alors qu'il songe à publier *Le Voyage intérieur*, il distingue « le "Journal", écrit au jour le jour, sous le coup immédiat des émotions, – et les "Mémoires", qui, à distance, embrassent la suite des événements. Le premier reste trop souvent marqué par la passion, souvent injuste, du moment. On n'y doit pas chercher ma vraie pensée durable, mais l'impression d'une heure. Il ne faut jamais oublier, si plus tard on l'étudie, que ces notes écrites pour moi seul, étaient un *Memento moral*, dont je me réservais de vérifier, dans une période plus calme et plus mûre, les jugements provisoires, les prévisions, les soupçons, – et de modifier ou

d'annuler les conclusions². »

Ces différentes remarques peuvent nous aider dans la lecture du « Second Journal des années de guerre 1940-1944 » de Romain Rolland.

Celui-ci avait lui-même confié son *Journal des années de guerre 1914-1919* à la Bibliothèque Universitaire de Bâle. Sans doute est-ce pour cette raison que Marie Romain Rolland légua à la même bibliothèque, en avril 1950, le second « Journal des années de guerre ». Mais l'ensemble déposé s'ouvre le mercredi 3 avril 1940 et s'achève à la fin de décembre 1944 ; il ne comprend pas les pages correspondant à la période de septembre 1939 à mars 1940 ; celles-ci terminent, en effet, un carnet précédent (février 1939 – mars 1940), qui se trouve avec le reste du *Journal* légué à la Bibliothèque nationale de France. Je ne parlerai ici que de la période couverte par le manuscrit de Bâle.

Présentation matérielle :

Cet ensemble se présente sous la forme de dix carnets manuscrits, d'inégale longueur.

– Carnet 1 (ff° 1-176 + 177-276) : 3 avril 1940 – 8 mars 1941.

– Carnet 2 (ff° 1-110) : mars – 5 septembre 1941.

– Carnet 3 (ff° 1-60) : 4 juin – 1er août 1941. Au point de vue chronologique ce Carnet 3 s'intègre donc dans le Carnet 2.

Donnons d'abord quelques précisions sur ces trois carnets.

Les 176 premiers feuillets du Carnet 1 sont écrits de la main de Rolland. Mais au bas du feuillet 87 (15-VI-1940) on lit ces mots : « Interrompu par l'Invasion ». À partir de ce moment Rolland prend des notes sur des feuilles volantes, du 15 juin 1940 au 5 septembre 1941, exception faite de ce qui occupe le Carnet 3, intitulé : « Mercredi 4 juin 1941 / petit voyage à Paris / pendant l'occupation. »

Rentré à Vézelay, Rolland commence à recopier le texte des feuilles volantes, reprenant la suite de son *Journal*. (« Je tâche de renouer, avec des lambeaux de notes, prises à la hâte, et incomplètes (à dessein), sur des bouts de papier. ») Il arrête ce travail au milieu du 30 septembre 1940, laissant à sa femme le soin de recopier

* Cet article contient un certain nombre de textes inédits extraits de ce Journal. Ils sont précédés d'un astérisque.

© Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris, 2008.

1. *Clarté*, 15 avril 1937.

2. *Le Voyage intérieur (Songe d'une vie)*. Nouvelle édition augmentée de textes inédits, Albin Michel, 1959, p. 14. Dans la suite de l'article les références à cet ouvrage seront données entre parenthèses, juste après la citation, avec l'abréviation : *VI*.

le reste³. Ce qui occupe la centaine de feuillets suivants (177-276) et le Carnet 2.

Si bien que pour cette période qui va du 15 juin 1940 à la mi-septembre 1941, exception faite de ce qui concerne le « petit voyage à Paris (médecins) – notes à part, – jusqu’au 8 août », notes qui débordent les dates du voyage à Paris (juin - juillet), l’on possède deux textes : et ce premier état, sur feuilles volantes écrites recto verso, et le texte du *Journal*, proprement dit, copie faite en partie par Rolland transformant parfois légèrement le texte initial, et la suite recopiée par sa femme ; celle-ci a respecté le texte original, se contentant de compléter les mots abrégés et d’ajouter parfois une note explicative, quand le texte était peu clair. Dans les indications relatives à cette copie, Marie Romain Rolland ne précise pas quand elle l’a faite ; on peut supposer qu’elle a pris le relais directement après Rolland.

Viennent ensuite les carnets suivants, tous de la main de Rolland :

– Carnet 4 (ff° 1-24) : 16 septembre – 20 novembre 1941.

– Carnet 5 (ff° 1-112) : 21 novembre 1941 – 6 mai 1942.

– Carnet 6 (ff° 1- 177) : 8 mai 1942 – 3 janvier 1943.

– Carnet 7 (ff° 1-112) : janvier – octobre 1943. Ce carnet contient en son début le « Carnet de ma maladie » (ff° 1-17) auquel s’ajoute à la fin (ff° 91-107) le brouillon de celui-ci, avec cette indication : *« Les pages au crayon qui suivent [...] sont le 1er jet de mes pensées, durant ma maladie. Je les ai ensuite rédigées à la plume, en les condensant. Je les garde ici, comme témoins. »

– Carnet 8 (ff° 1-45) : 19 octobre 1943 – 20 janvier 1944, relativement court. La raison en est précisée : *« Le terrorisme installé au gouvernement. J’interromps ici ces notes, pour les mettre à l’abri (20 janvier). »

– Carnet 9 (ff° 1-130) : janvier – 12 octobre 1944.

– Carnet 10 (ff° 1-68) : 15 octobre – fin décembre 1944.

Nous sommes en présence de textes dont le moment et le niveau de rédaction sont assez divers. Parfois nous lisons un vrai journal, écrit au jour le jour, avec des dates précises. Mais de nombreuses pages ne sont pas datées expressément et forment un développement continu. À certains moments les notes sont écrites au fil de la plume, décousues même, incomplètes. Ainsi, absorbé par le long travail sur Péguy, Rolland n’a plus la force d’ouvrir son *Journal* pendant les mois de juillet et d’août 1943. Quand il le reprend, il se contente de quelques indications brèves, conscient de certains oublis. En novembre 1943, il précise même : *« Toutes ces notes sont fort négligées, faute de temps. Tout celui-ci a été absorbé, depuis des mois, par le gros travail d’achèvement et de dictée, puis de relecture, de mon Péguy. » À certains moments, au contraire, il ne s’agit plus de notes jetées rapidement sur le papier, voire en style télégraphique ; le texte est beaucoup plus élaboré. Le meilleur exemple en est le « Carnet de ma maladie » du début de 1943 : le même carnet contient et les notes prises sur le vif et le texte élaboré par la suite, rétrospectif ; sans compter un état intermédiaire, brouillon écrit d’après les notes « de premier jet »

avant la rédaction définitive⁴. Autre exemple : le récit du séjour de Claudel à Vézelay en avril 1943, dont on connaît deux versions : le texte du *Journal* conservé à Bâle⁵ et un texte préparatoire, conservé à la Bibliothèque nationale de France.

Situation de Romain Rolland : « Je me retire de l’humanité. »

La situation de Rolland à Vézelay est très différente de celle qu’il avait connue en Suisse en 1914. Placé au cœur de l’Europe, attentif au conflit franco-allemand, il recevait de tous les pays d’Europe, voire d’Amérique, des informations. Voilà pourquoi il souhaitait recueillir cette documentation. Tout autre est sa situation en 1940-1944. Il le constate lui-même : *« Étouffement du manque absolu de nouvelles. C’est un sentiment que je n’avais jamais encore éprouvé. Quelle différence avec ma situation, dans l’ancienne guerre, où toutes les nouvelles affluaient autour de moi, en Suisse ! » (21-VI-1940). Il n’a guère de contacts avec l’extérieur, sinon par la radio, les journaux français, ou par les visiteurs qu’il reçoit.

Autre différence, importante : il n’est plus libre. Sans doute peut-il se dire « bloqué » dans Vézelay et réduit au silence. Mais il est une autre raison qui l’empêche de parler : marié depuis 1934 à une femme russe, Maria Koudacheva, il n’est plus seul. Il en a fait l’expérience en septembre 1939, au moment de la signature du pacte germano-soviétique. Il confiait alors dans son *Journal* qu’il songeait à écrire un nouvel « Au-dessus de la mêlée », mais qu’il y a renoncé : « Si je n’étais pas marié (et je le dis à ma femme), – surtout si je n’avais pas un beau-fils, que j’aime, otage à Moscou, – et si j’étais domicilié en Suisse, comme j’y serais resté sans mon mariage, j’eusse écrit certainement un nouveau “Au-dessus de la mêlée”, beaucoup plus vigoureux et vengeur que le premier, – et qui eût soulevé contre moi un ouragan de haines plus furieuses encore, – des deux côtés. » Il revenait à son idée, un mois plus tard, en octobre : « J’aurais soulagé mon cœur de ce qui pèse sur lui depuis longtemps, en dénonçant l’erreur fatale de cette “dialectique pseudo-marxiste et léniniste”, qui se fait gloire de mépriser tous les principes de moralité, pour ne tenir compte que de l’utilité politique du moment⁶. »

Notons encore d’autres différences. Le conflit n’est plus seulement franco-allemand ; il devient mondial. Rolland n’a plus le même âge et pour lui le temps de l’action est révolu. D’autant plus que, depuis les procès de Moscou et le pacte germano-soviétique, il a compris quelle a été son erreur. Et tandis que Marie, prise par des préoccupations religieuses, se tourne vers Claudel, Rolland, sous l’influence de sa femme, renoue avec l’ancien condisciple du Lycée Louis-Le-Grand. Ainsi se passent la fin de l’année 1939 et les premiers mois de 1940, surtout marqués par les retrouvailles. Les Rolland rencontrent Claudel à Paris en mars, lui vient à Vézelay au mois d’avril (PC-RR, 73-85).

Bientôt intervient une nouvelle rupture, aussi violente que la précédente, quoique d’un autre ordre : la débâcle de juin 1940, que Rolland appellera un « désastre sans

3. Rolland reprend ses notes en les amplifiant le plus souvent, parfois en les atténuant. Ainsi, il note dans son *Journal* : « Ce que j’entends dire de Paul Claudel baron Turelure... » Cette rédaction définitive atténuée par des points de suspension une expression plus explicite. On lit en effet : « Ce que j’entends dire de P. C. baron Turelure (et pire) est abominable. » Variante qui n’est pas sans intérêt ! Dans le reste, recopié par Marie Rolland, on peut relever quelques petites inexactitudes, dues sans doute à la fatigue de la copiste, mais qui n’altèrent pas le sens, telles une petite erreur de date ou une erreur de ponctuation.

4. On peut lire le texte de ce brouillon dans : Gérard Antoine, Bernard Duchatelet, *Claudiel – Rolland : Une amitié perdue et retrouvée*, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2005, p. 271-278. (Dans la suite de l’article les références à cet ouvrage seront données entre parenthèses, juste après la citation, avec l’abréviation : PC-RR.) On peut comparer ce brouillon avec le texte définitif en grande partie publié dans : Romain Rolland, *Au seuil de la dernière porte*. Correspondances et extraits du *Journal*. Introduction et annotations par Bernard Duchatelet, Éditions du Cerf, 1989, p. 121-130 (le texte a été allégé des passages relatifs à la santé de Rolland et aux divers médecins qui l’ont soigné).

5. PC-RR., 285-291.

6. Extraits cités par Bernard Duchatelet, dans : *Romain Rolland tel qu’en lui-même*, Albin Michel, 2002, p. 351-352.

précédents », « ce foudroyant raz de marée qui a recouvert tout l'Occident ». Dans son *Beethoven* il a évoqué le spectacle qu'il a vu de sa terrasse de Vézelay : « le flot compact de la déroute », « le grondement de l'invasion⁷ ». Ce fut sa « dernière illumination » : le sentiment qu'au-delà du monde, au-delà des peuples, « la main souveraine de la Destinée et ses grandes lois mènent l'humanité à ses fins » (VI, 297).

Accablé devant ce « monde en feu », Rolland est pris d'un immense « dégoût de l'humanité » : « Qu'est-ce que les peuples ont à faire dans ces duels féroces d'orgueils et de fureurs de quelques hommes fous de puissance ! » (8-IX-1940). Rolland sait qu'il est au terme de sa vie ; il se détache de plus en plus du monde et se refuse à participer à l'action sociale et politique. Glanons, à ce propos, quelques réflexions de ce mois de septembre 1940 :

Celle-ci, d'abord, du 3 : « Que je voudrais, loin de l'immonde politique, qui nous inonde, deux fois par jour, des vagues infectes de sa radio, pouvoir faire retraite de mes derniers jours dans la méditation de l'art et de la nature, ainsi qu'ont fait mes deux dieux lares : le vieux Beethoven des *Quatuors* et le libre Goethe (si peu connu, – le non officiel, – non Olympien). »

Cette autre, plus importante, du 24 : « Je vois, je juge, – mais je suis désormais de l'autre côté du fleuve, sur l'autre rivage. "Mein Reich ist in der Luft". » Ce que Rolland confirme quelques jours plus tard : « Châteaubriant semble avoir pris goût au métier. – Moi, je dis que j'en ai fini avec la politique, je me retire de l'humanité⁸ » (28-IX-1940). Tel est le sens des pages qu'il ajoute à son « Périple » du *Voyage intérieur*, ce même mois de septembre : « Fini pour moi ! [...] l'ultime phase de la grande Illusion de ma vie est close. [...] Je me détache enfin des agitations fiévreuses de la fourmilière, dont je fis partie » (VI, 295, 297).

Déjà, en juin, ne s'exclamaient-il pas à propos de Châteaubriant : « Ah ! que les gendarmes font des pas de clerc [...] quand ils s'aventurent hors de leur métier ! On devrait leur interdire la politique. (Et c'est moi-même qui le demande ! – Oui, parce que j'ai vu, par mon propre exemple, tous les dangers de cette immixtion. Si je n'y avais été forcé, en 1914, par la carence des politiciens de métier, dont c'eût été le rôle de prendre la succession de Jaurès, jamais je ne me fusse lancé dans la mêlée politique, – tout en disant que j'étais "au-dessus" ! – Et je vois bien toutes les erreurs que j'ai faites) » (6-VI-1940).

Ce retrait n'est donc pas la conséquence d'une « impression d'un jour », mais une constante de l'attitude de Rolland à partir de juin 1940.

N'écrit-il pas, toujours au même Châteaubriant, le 12 janvier 1942 : « La vraie vocation – notre seul vrai devoir et notre mission, à nous, hommes de l'esprit, marqués par lui pour le servir, – est notre tâche de concentration et de création intellectuelle (cœur et esprit, – âme tout entière) – C'est par là seulement que nous sommes appelés à agir sur les hommes, lointains ou proches, au-delà des jours mortels que nous vivons. Toute autre tâche est imparfaite, – le plus souvent erronée (car elle ne répond pas au signe que nous portons marqué au front) – et, par suite, même fautive. J'ai eu le temps de faire là-dessus mes réflexions personnelles, depuis deux ans⁹. » Lettre que Rolland juge suffisamment importante pour la recopier presque in extenso dans son *Journal*.

Une confidence, à la mi-septembre 1944, reprend comme en écho : « Que je voudrais disposer encore de deux ans de vie, mais pour les concentrer dans le recueillement et le silence de la retraite, – comme dans une cellule de cloître, seul avec Dieu ! [...] À 80 ans, n'ai-je pas le droit de goûter la paix ! [...] J'ai trop souvent vu [...] se dérouler les lacets de la route qui monte en rond. Je voudrais faire halte, mes derniers moments, dans l'ermitage, au tournant, que le sort m'a fixé comme le terme de mon chemin. »

Voici Rolland devenu spectateur et témoin. Cela ne signifie pas pour autant qu'il se désintéresse de la vie de la « fourmilière ». Au contraire, pourrait-on croire, à lire son *Journal* rempli de nombreuses notations concernant la conduite de la guerre, les faits politiques nationaux et internationaux, les incidents et les tragédies de l'Occupation. Rolland enregistre les faits, se montre sévère à l'égard de ceux dont il parle ; il ajoute parfois un commentaire pessimiste et résigné devant la folie des hommes. Mais il garde le silence ; il se retire de la « mêlée politique ». C'est une erreur de croire « qu'il ne peut plus s'exprimer *publiquement*¹⁰ ». Il ne le veut plus, expressément. C'est dans le secret de son *Journal* ou les conversations avec ses amis qu'il livrera sa pensée.

*
* *

Comment caractériser ce *Journal* ? Ce n'est pas un *Journal* littéraire, en ce sens qu'il n'est pas le miroir d'une vie littéraire à laquelle, d'ailleurs, Rolland n'est aucune-ment mêlé. Sans doute y lit-on quelques nouvelles fragmentaires de la vie littéraire parisienne rapportées par les visiteurs venus à Vézelay, ou recueillies lors de brefs séjours à Paris, mais cela ne nous donne que des vues partielles, indirectes. Faut-il le qualifier de *Journal* intime ? Oui, dans la mesure où Rolland s'épanche facilement, livrant ses réactions aux événements et les commentant. C'est un *Journal* personnel, qui relate les événements, permet de suivre le déroulement de la guerre, et note souvent les réactions indignées de l'auteur. Mais sur ce fond de guerre, Rolland raconte les visites qu'il reçoit à Vézelay ou qu'il fait lors de ses déplacements à Paris pour raison de santé, rapporte ou résume les entretiens qu'il a et en profite pour brosser des portraits souvent savoureux des personnes rencontrées. Il nous tient au courant de son travail, de ses lectures, recopie quelques lettres reçues ou envoyées qui lui paraissent importantes, réfléchit sur l'Histoire, poursuit sa quête intérieure. Voilà quelques aspects, parmi d'autres qui caractérisent ce *Journal*, que l'on peut considérer de différents points de vue¹¹.

On y trouve – on ne s'en étonnera pas – une chronique locale, vézélienne surtout, et clamecycoise à l'occasion, une évocation des différents moments de la guerre : l'invasion de 1940 et les premiers jours de l'occupation allemande, les difficultés nées de la guerre, la progression et l'extension du conflit, les combats lors de la Libération. Témoin direct de la lutte entre les Résistants et les Allemands en août 1944 à Vézelay et dans la région, Rolland en fait une relation vécue, parfois pittoresque. Il y ajoute ses réactions personnelles durant cette période

7. *Beethoven, les grandes époques créatrices*, édition définitive en un volume, Albin Michel, 1966, p. 1343.

8. Ces divers extraits ont été publiés dans : Bernard Duchatelet, *Romain Rolland et Beethoven : l'ultime sonate*, « Études Rollandiennes » (éditées par l'Association Romain Rolland, Brèves), n° 19, juillet 2008, p. 22-23.

9. *L'Un et l'autre II*. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944). Préface et annotations de L.-A. Maugendre, « Cahiers Romain Rolland » n° 30, Albin Michel, 1996, p. 424. Notons le « depuis deux ans », c'est-à-dire 1940. Dans la suite l'ouvrage sera indiqué par l'abréviation dans le texte : C30.

10. Jean Albertini, « Les dernières années (1939-1944) », *Europe*, n° 942, octobre 2007, p. 107.

11. La richesse de ce *Journal* est telle que l'on ne peut ici que s'attacher à quelques points de vue, à l'exclusion de certains autres qui mériteraient d'être considérés. Ainsi, de l'importance de la musique, surtout en 1940, et d'un leitmotiv qui court dans toutes ces années : le regret que cette guerre ait détruit pour longtemps une entente franco-allemande toujours souhaitée.

troublée ; il est sans complaisance, tant pour les occupants que pour certaines personnalités de Vézelay ou de Clamecy et leur comportement. Mais il sait leur rendre justice et manifeste ses sympathies. Ainsi, il consacre de nombreuses pages à Maurice Brulfer, le maire de Clamecy¹², dont il dresse à plusieurs reprises le portrait (16-XII-1942 ; 12-XII-1943). La personnalité de cet homme d'action l'intéresse ; elle lui rappelle le Timon de *L'Âme enchantée*. Rolland évoque souvent aussi l'adjoint au maire, Louis Marcelot, le pépiniériste ami, qu'il écoute volontiers ; il aime parler de son ami Henri Grasset, de Brèves¹³.

Cet aspect reste relativement secondaire. D'autres intérêts retiennent le lecteur. Notons-en quelques-uns, sans épuiser le sujet.

Rencontres et portraits

Comme il en a toujours eu l'habitude, Rolland rapporte longuement les rencontres et les divers entretiens avec ses visiteurs. Les pages consacrées à Claudel sont connues¹⁴. Bien d'autres méritent de l'être. À deux reprises, pendant la guerre, la reine Élisabeth de Belgique se rend à Vézelay, en avril 1940, puis en mai 1942. Rolland en rend compte longuement¹⁵. Plus importantes sont les nombreuses visites de l'ami Châteaubriant, qui ponctuent surtout les années 1940-1942. Toutes ces pages apportent un éclairage passionnant sur les relations si controversées entre les deux amis : les visites, les entretiens, les discussions, les nombreuses mises en garde, les efforts pour dissuader l'ami de se fourvoyer dans la politique. Il y a quelque chose d'émouvant dans ce combat perdu par Rolland, sans que pour autant il renonce à son amitié ; Châteaubriant est comme un autre lui-même : une âme religieuse dévoyée par l'engagement politique. Combien d'autres entretiens encore lit-on dans ce *Journal* ! Lorsqu'il prépare son livre sur Péguy, Rolland veut rencontrer, lors de son voyage à Paris pour raisons de santé en juin 1942, tous ceux qui, encore vivants, ont connu l'éditeur des *Cahiers de la Quinzaine* : les Tharaud, André Bourgeois, et surtout Geneviève Favre¹⁶... Combien d'autres visites mériteraient encore d'être signalées : celles du voisin Henri Petit, de Le Corbusier, d'Éluard, de Jean Guéhenno¹⁷, des religieux, le père Michel de Paillerets, l'abbé Jean Sainsaulieu...

Et aussi des officiers allemands, en 1940 et 1941. Ils viennent de Sens, de Nevers ou de Clamecy, voir l'auteur de *Jean-Christophe*, de Colas Breugnon et de Beethoven. Rolland les reçoit volontiers, se laisse prendre en photo, dédicace des *Jean-Christophe* et des *Colas Breugnon*. Le *Journal* rapporte les longues discussions avec ces officiers ouverts, particulièrement avec Rolf Greve et Paul Becker. Ce n'est pas l'atmosphère du *Silence de la mer* de Vercors

; ils prennent le thé (8-III-1941), ils discutent sur les articles antihitlériens de Rolland (17-V-1941), ils prennent un repas (19-VII-1941), Rolf Greve¹⁸ vient faire ses adieux (4-XII-1941) : *« ces deux hommes sont infiniment plus larges, plus compréhensifs, plus européens que presque tous mes compatriotes, étroitement butés à leurs partis pris qu'ils se refusent à discuter » (17-V-1941) ; ils regrettent, comme Rolland lui-même, que la réconciliation allemande n'ait pu se faire et aspirent à une Europe unie.

Le récit de ces visites et de ces entretiens donne à Rolland l'occasion de dresser des portraits souvent savoureux des personnes rencontrées. Il parle d'elles avec une très grande liberté de ton. Ainsi, de la reine Élisabeth de Belgique : *« Il y a vraiment en elle beaucoup d'une petite fille, naïvement sentimentale » (11-V-1942). Châteaubriant n'est pas épargné, lui *« qui se croit un illuminé, et qui n'est qu'un songe-creux débile et suggestionné, que son rôle inattendu achève de déséquilibrer » (8-X-1943). En Henri Petit il croit voir *« un vieil Éduen, têtu, fermé, et enfantin. » (25-III-1941). De Le Corbusier, Rolland trace plusieurs fois le portrait : *« Il est sympathique. Il vit tout entier dans son petit royaume des idées et des formes architecturales. Rien autre ne l'intéresse. Il ne voit pas ce qui se passe autour de lui » (14-VII-1942)... Défilent encore, sous un regard impitoyable, Aragon, Éluard, Bataille, Badovici, Zervos, Jeanne Mortier, le père de Paillerets, Guéhenno et combien d'autres...

Parmi tous les portraits, retenons surtout celui de Claudel, refait plusieurs fois, ainsi que ceux des « deux dames amies », Rosalie et Louise Vetch¹⁹. Pour Claudel Rolland n'est pas plus tendre que pour Châteaubriant : « noble esprit, certainement illuminé (disons plus : à demi fou – dans le plus profond de la pensée fou entier » ; « Les explications abracadabrantes qu'il donne du texte [des Écritures] sont à deux doigts des illuminés dans les asiles » (*PC-RR*, 16). Si le regard est lucidement accusateur, il est aussi généreusement amical : Claudel « est en familiarité bonhomme, et héroïque, comique et poignante, avec Dieu » (*PC-RR*, 15) et Châteaubriant *« n'en est pas moins un ami charmant et un grand artiste... » (8-IV-1940).

Ce *Journal* est aussi à certains moments une nécrologie, autre occasion de tracer des portraits. Les morts s'égrènent au fil des années. Le plus souvent laconique, voire critique, l'oraison funèbre prend parfois de l'ampleur. Pour Paul Nizan Rolland se contente d'un simple rappel : *« Je le connaissais peu, sauf par ses livres, dont le premier Aden m'avait frappé : je lui avais écrit. Nos rapports étaient assez bons. [...] Il était un partisan sans illusions, acerbe et pessimiste » (10-II-1942). De même pour Giraudoux, qu'il a connu à Normale, comme élève : *« Jamais je n'ai pu souffrir son afféterie d'élégance et

12. Sur Maurice Brulfer, voir : Michaël Boudard, « Maurice Brulfer et l'usine de produits chimiques de Clamecy : une nouvelle ère (décennies 1920 à 1940) », *Bulletin de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy*, 2007, p. 29-70.

13. Voir, par exemple : « Henri Grasset à Brèves », extrait du *Journal*, daté du 1er juin 1942, dans les *Cahiers de Brèves*, n° 20, décembre 2007, p. 31.

14. Voir *PC-RR* : à Paris, mars 1940, p. 85-93 ; à Vézelay, avril 1940, p. 107-123 ; à Paris en juin 1942, p. 214-223 ; à Vézelay, avril 1943, p. 285-291 ; juin 1943, p. 310-312.

15. Dans son livre, *Élisabeth de Belgique ou les défis d'une reine* (Fayard, 1986), Georges-Henri Dumont raconte (p. 291-296) cette visite de mai 1942 et cite quelques extraits du *Journal* de Rolland.

16. Dans « Romain Rolland préparant son Péguy », *L'amitié Charles Péguy*, n° 94 (avril-juin 2001), j'ai publié plusieurs extraits du *Journal* de Rolland consacrés à ces visites de juin 1942 à Paris (le 14, p. 270-271 ; le 18, p. 272-273 ; le 21, p. 274-275 ; le 27, p. 277-279). Ces textes provenaient d'une copie dactylographiée, conservée à la Bibliothèque nationale de France, établie par Marie Romain Rolland pour un nouveau « Cahier Péguy », annoncé dans le *Bulletin des Amis du Fonds Romain Rolland*, année 1975 (nos 111-114), p. 82. À part le dernier texte (27 juin) qui correspond, à quelques menues variantes près, à celui du *Journal* autographe, les autres diffèrent. Proviendraient-ils d'un brouillon qui aurait servi à la rédaction définitive du *Journal* ?

17. Les textes relatifs à Éluard (25-I-1942) et Guéhenno (26-X-1944) sont cités dans : Romain Rolland, *Quelques portraits*. Pages inédites du *Journal*, recueil édité (à 100 exemplaires) par la Bibliothèque nationale de France, 2005, p. 55-57 et 57-58.

18. Sur Rolf Greve, chef des services économiques à la Feldkommandantur de Nevers, voir la notice que lui consacre Guy Thuillier dans *Romain Rolland de Liluli à Péguy*, Catalogue de l'Exposition Romain Rolland à la Médiathèque de Nevers (11 mars – 15 avril 2006), publié par la Société Académique du Nivernais, Nevers, 2006, p. 145.

19. Voir *PC-RR*, 14-17 et les extraits du *Journal*, n°s 19, 28, 32, 34, 35, 43, 60, 79, 81, 98, 115.

d'esprit : ce tour d'ironie entortillée, qui est spécifiquement normalien. Et ces badinages de pédantisme poétique. Il était, d'ailleurs, plein de talent » (1-II-1944). Mais quand il apprend la mort de Stefan Zweig, Rolland résume en trois pages l'histoire des relations avec ce « bon ami », malgré le refroidissement, dans les années 1928-1931 ; subsistait cependant une fidélité, *« sans chaleur, – mais sans laisser éteindre les derniers cierges » (24-II-1942). À la mort de « [s]on cher Louis Gillet », le cœur parle et s'épanche : *« Le coup me frappe au fond de l'âme. Qu'il est cruel ! Quel raffinement pourrait-on dire, de cruauté, dans cette mort suivant immédiatement la retrouvance, la découverte du grand amour mutuel ! [...] Ma jeunesse est morte, avec mon pauvre Louis... » (1-VII-1943²⁰). Ce sont là quelques exemples. Rolland sent que le monde qu'il a connu s'efface. Il termine l'évocation de son ancien collègue Louis Laloy par ce commentaire désabusé : *« Quel nécrologe ! Quelle chute de vies ! Toute mon époque s'écroule, comme un château de cartes » (II-1944).

C'est bien ce sentiment qui domine ces années 1940-1944. En août 1940, Rolland constate amèrement : *« De toute ma vie, pourtant riche en épreuves – riche en défaites – je n'avais pas encore connu ce sentiment d'asservissement total, auquel la seule issue est la mort (heureusement proche pour moi). [...] Jamais je n'ai ressenti, plus mortelle, la défaite. Quelle fin de vie, sur l'anéantissement de tout ce qui fut l'idéal vivant des siècles de la France et du monde démocratique ! » (4-VIII-1940). Le *Journal* est traversé de ces périodes d'abattement. Plus l'âge avance, plus Rolland manifeste sa lassitude devant le monde. Relevons cette confidence : *« Mes 75 ans. Ai perdu goût à la vie » (29-I-1941). Et ces autres notes : *« Jamais je ne me consolerais d'avoir été jeté parmi les hommes » (XI-1941). *« Jamais au retour d'une journée, où je me sentais, même aux plus mauvais temps, toujours reprendre vie, je n'ai ainsi touché le fond de l'abîme » (24-III-1942). À l'épuisement physique s'ajoute *« un immense désabusement, qu'entretient l'atmosphère de guerre atroce et idiote, qui pèse sur toute la terre. J'aspire à échapper, pour toujours, à ce mauvais rêve de la "condition humaine" » (6-VI-1944). Telle est l'atmosphère dans laquelle Rolland vit ses dernières années. Contre laquelle il veut réagir.

Alors que Jeanne Mortier lui a laissé une nouvelle traduction de la Bible, il laisse échapper cet aveu : « Quel riche livre ! Le Livre des livres. Maintenant, je comprends. La Bible et Shakespeare – et Beethoven. Que faudrait-il de plus pour remplir une vie de l'esprit ? » (24-XI-1940). C'est cette « vie de l'esprit » qui, pour le Rolland de Vézelay, est l'essentiel. Pour lui, désormais, « il n'y a plus de recours qu'en l'Éternel » (21-VIII-1940)²¹.

Le travail et la lecture

Pour être fidèle à ce qu'il estime être sa « tâche de concentration et de création intellectuelle », soucieux, maintenant, d'« agir sur les hommes, lointains ou proches, au-delà des jours mortels », comme il le demandait à Châteaubriant (C30, 424), Rolland revient au tra-

vail d'écriture personnelle.

Quelles sont ses œuvres depuis 1930 ? Sans doute la fin de *L'Âme enchantée* (*L'Annonciatrice* – 1933), le t. III du *Beethoven* (*Le Chant de la Résurrection* – 1937) et le *Robespierre* (1939), ce qui est relativement peu par rapport à ce qu'il a publié de 1920 à 1930. Il est vrai qu'il s'est répandu en nombreux « Messages », « Adresses », « Appels », « Lettres », préfaces, ou articles engagés – repris dans *Quinze ans de combat* et *Par la Révolution la Paix* (1935). Comme tout cela lui paraît maintenant dérisoire ! Le *Journal* permet de suivre l'évolution de son nouveau travail et il est étonnant de voir avec quelle fébrilité il s'y adonne, comme s'il voulait rattraper un temps perdu.

Tandis que l'ennemi envahit le pays, Rolland poursuit la rédaction de ses *Mémoires*. On sent une certaine impatience, jointe à une stricte discipline de travail : *« Très remué, physiquement affaibli, le vieux corps est bien rudement éprouvé. Cependant, je m'oblige à poursuivre mon travail, le matin » (23-VI-1940). Il met au point « Le Périphe », du *Voyage intérieur* : *« Atroce bombardement de Londres, qui se poursuivra pendant des jours. [...] J'achève hâtivement mon "Périphe" » (8-IX-1940).

Immédiatement après, il enchaîne : *« Je me mets aussitôt à un nouveau livre sur Beethoven. Les derniers *Quatuors*. Pas un jour sans un nouveau labeur. Quoi qu'il advienne » (10-IX-1940).

Le ton est donné. Fin août 1941 : *« La furie croît dans le monde. [...] Et cependant, je continue d'écrire mon *Beethoven*, l'Ode à la Joie ! » Puis, sans désespérer, il entreprend les travaux préparatoires pour l'ouvrage suivant, le futur *Péguy*. En décembre 1941 et au début de 1942, il relit les premiers *Cahiers de la Quinzaine*. Le *Journal* permet de suivre la longue genèse du livre. Et quand il l'a achevé en 1943, il s'exclame, le 29 novembre : *« Et me voici vide et vacant ! Mon *Péguy* et mon *Beethoven* m'ont délogé. – Qui me remplira, maintenant ? » Aussitôt, il reprend la rédaction de ses *Mémoires* : la « Quatrième partie (1901-1914)²² ». Il rassemble et classe la correspondance avec Louis Gillet. Et il profite de l'année 1944 pour relire et méditer les Évangiles et écrire sa dernière œuvre, en août et septembre, et qu'il intitule *Méditations sur les Évangiles*²³.

Tout en travaillant à ses œuvres, Rolland a toujours à portée de main un livre. Passons sur les œuvres de Claudel que son amitié retrouvée avec le poète l'amène à lire, sur celles de Péguy, qu'il relit, y ajoutant les posthumes qu'il découvre. Il n'est pas question ici de faire le recensement de tous les livres lus ou relus que nous signale le *Journal*. L'on est frappé de leur nombre et de leur éclectisme. Rolland se plonge dans la *Revue des deux mondes* dont il lit avec beaucoup d'intérêt d'anciens numéros (il y découvre *La dernière harpe* de Maurice de Genevoix), il s'intéresse à *Dix ans sous terre* de Norbert Casteret, à la *Philosophie du non*, de Bachelard, il se délecte avec les inédits de Chateaubriand publiés par M. Levailant et de M. J. Durry, d'après les manuscrits des *Mémoires d'outre-tombe*. Il lit les *Confessions de Saint Augustin*, Retz, Vauban, *Augustin ou le Maître est là* de Joseph Malégué. Il relit les tragédies historiques de

20. Plus tard, rassemblant la correspondance de celui-ci, Rolland reviendra sur le malentendu qui les a séparés : *« Une amitié si pure et si ardente ! Une fraternité d'âme si entière ! – Et quelle tragédie que cette rupture entre deux tels amis, qui jamais dans toute leur vie ne connurent une autre amitié aussi sacrée ! Le pire était qu'il n'y avait dans ce mutuel suicide, rien qu'une franche explication de quelques minutes n'eût pu réconcilier. De l'un, une faiblesse, déplorable, une panique morale [...] presque aussitôt après, regrettée, avec honte. De l'autre, cette funeste intransigeance morale, ce "tout ou rien" implacable, qui m'a fait tant de mal, et qui m'a rendu souvent injuste, et inhumain » (29-XI-1943).

21. Texte cité dans : Bernard Duchatelet, *Romain Rolland et Beethoven : l'ultime sonate*, « Études Rollandiennes » (éditées par l'Association Romain Rolland, Brèves), n° 19, juillet 2008, p. 25.

22. Le texte, « commencé pour l'anniversaire de [s]a 78e année / 29 janvier 1944 sous l'occupation allemande », en est encore inédit (86 pages dactylographiées).

23. Ce texte a été publié dans : Romain Rolland, *Au seuil de la dernière porte*, Cerf, 1989, sous le titre « Entretiens sur les Évangiles ». Le titre qu'indique le *Journal* rend mieux compte de la forme que revêtent les réflexions de Rolland.

Shakespeare, *La Chartreuse de Parme*...

Mais il est deux séries de livres qu'il semble préférer, car ils nourrissent une double réflexion qui est au cœur de ses préoccupations dans les dernières années de sa vie et qui réapparaît sans cesse dans son *Journal* : réflexion sur le sens de la vie et de l'Histoire (le Destin) liée à sa réflexion sur la foi religieuse et Dieu. Il revient aux Anciens : les vieux Grecs qu'il affectionne depuis longtemps, les philosophes, Platon et Aristote, Homère, dont il relit *Illiade* et *Odyssée*, Eschyle, et l'historien Hérodote qu'il « savoure ». D'autre part, il signale de nombreux ouvrages religieux. Ainsi, parmi d'autres, *l'Histoire de saint Bernard* en deux volumes par l'abbé Gustave Chevallier, le *Saint Paul* d'Albert Schweitzer, une Encyclopédie catholique sur le Christ, le grand ouvrage du père Léonce de Grandmaison, *Jésus-Christ, sa personne, son message, ses preuves, Catholicisme* du Père de Lubac, *Paul, apôtre du Christ* du père Ernest Allo, les deux ouvrages de Charles Guignebert, *Jésus* et *Le Christ*. La liste est loin d'être complète.

Une double réflexion

Face à un « monde en feu », en proie aux idéologies meurtrières, Rolland tente de le comprendre. En 1940, le terrible duel Angleterre-Allemagne, l'acharnement à détruire et les bombardements monstrueux l'épouvantent. En 1941, tandis qu'entrent en guerre les États-Unis, et que se prépare la guerre mondiale avec l'invasion par l'Allemagne de la Yougoslavie et de la Grèce, il s'interroge sur le délire qui emporte les hommes : *« Le destin de tous ces peuples a été écrit par chacun. – Les misérables ne voient pas que le seul dénouement inéluctable est la ruine pour tous. – Folie de tous les mobiles humains, les idéologies et les intérêts – que le morbide cerveau humain monstrueusement déforme, en les gonflant d'une façon malsaine et délirante jusqu'à l'hydropisie mortelle de ces Empires, qui s'enflent et crèvent, en anéantissant des siècles de travaux persévérants » (IV-1941). Plus tard, à propos des Japonais, il porte un regard qui tente de dominer la furie des hommes : *« En un mois, [ils] ont lancé, dans le Pacifique, sept offensives diverses sur sept points différents, – et toutes avec la même furie de fourmilière enragée, contre laquelle rien ne peut tenir. [...] C'est l'éruption d'un peuple volcan, sous pression depuis des siècles. – Elle passera, comme tout passe et a passé ; mais combien de temps lui sera assigné, pour couvrir le monde de sa lave ? » (16-II-1942).

Réfléchissant à cette Histoire à laquelle il assiste impuissant, Rolland aime se référer à la pensée grecque. Il lit le présent à travers la réflexion des Anciens. Tantôt Hérodote : *« Avec les Perses, il va au-delà du voile merveilleux des grands dieux, aux puissances élémentaires : le feu, l'eau, l'air, etc. Et leur ensemble, il le nomme Dieu. – Mais le plus frappant est, par éclairs, la perception de l'Uebergöttliche des Destinées, indifférentes ou hostiles à l'homme, le contraignant, en certains cas, même quand sa raison et sa volonté voient la voie juste, à prendre la fausse, pour se ruiner. (Songe de Xerxès). C'est la réponse terrible de la pensée grecque au problème du Mal, qui n'a jamais cessé d'oppresser l'homme » (28-II-1941). Tantôt Eschyle, en janvier 1942 : « C'est une Bible – pour moi plus haute, plus belle, plus virile, plus sévèrement dépouillée d'illusions, et plus héroïquement adaptée à la tragique réalité. *Les Perses*, le *Prométhée*... sonnent en mon être comme des musiques prophétiques du présent et de tous les temps » (C30, 424-425). Dans *Illiade* il retrouve entre les Achéens et les Troyens les luttes mortelles dont leur raison savait l'inanité : *« leur ruine

mutuelle était inscrite au cœur des Dieux, plus hommes, plus passionnés, plus cruels et perfides qu'eux, et eux aussi, livrés aux forces obscures de la destinée. Ainsi de nos fourmilières d'Europe » (6-XII-1942).

Et, parallèlement, Rolland poursuit sa quête intérieure. On est frappé de l'importance que prennent dans ce *Journal* Claudel et Péguy. Les années 1940-1941 sont tout emplies de la présence du premier ; l'obstination de son ami à vouloir le convertir au credo de l'Église catholique conduit Rolland à faire retour sur sa propre quête spirituelle et à s'interroger sur son rapport à la foi catholique. Les années 1942-1943 sont emplies de la présence du second, dont il tente de découvrir le secret de sa métaphysique. Tout cela l'amène à réfléchir à la conception qu'il se fait de Dieu et de la liberté de l'homme. Quel sens donner au Chaos de l'Histoire ?

En marge de sa lecture de la vie de saint Bernard, en mai 1941, après avoir exprimé son dégoût des hommes, même les plus grands, Rolland revenait à la conception du Dieu du *Buisson ardent* : *« Que les objets de leurs passions d'esprit et de cœur, de leur action – personnelle et générale (ces Églises, ces États, ces guerres de classes ou d'empires) – sont néant ! Ils bouchent, avec, l'abîme sous leur pas. – Mais il y a plus : c'est de Dieu – de leur Dieu – que je suis dégoûté et que j'ai pitié. [...] Et si Dieu nous est proche, alors je le vois, comme celui de Christophe dans le *Buisson ardent*, non point vainqueur et maître de tout, mais comme nous combattant, et, d'âge en âge, grandissant péniblement, conquérant, morceau par morceau, son empire sur les Forces aveugles et noires du Chaos. Il marche en tête de l'armée. C'est la plus grande Épopée. L'issue ne nous est pas connue. Lui-même ne la connaît point. Il en arrache la découverte, par lambeaux, à coups d'éclairs dans la nuit, au prix de notre sang et du sien » (fin V-1941). Rolland cherche toujours quel est le Dieu sur lequel se fonde l'« acte de foi, religieux, profond, inexprimé » (VI, 239) qui l'a mené toute sa vie. Au terme de celle-ci, dans une des dernières pages de son *Journal*, il donne son ultime réponse :

« L'étape, où ma pensée est arrivée, après deux ans de communion avec Péguy, Berdiaeff, et les métaphysiciens religieux de la Liberté :

La Liberté, consubstantielle à Dieu. Le grand mystère des mystères. Sur le plan de la Création permanente, tout s'effectue – le bien, le mal – dans la Liberté. Chaque homme participe, dans la Liberté, à la Création qui continue jusqu'à la fin des temps.

Et d'autre part, le Christ est en agonie jusqu'à la fin des temps. Son sacrifice continue.

Il y a ainsi parallélisme entre l'acte permanent du Dieu qui crée le monde, et celui du Dieu qui s'immole, pour le sauver. – Le problème du mal et du péché s'en éclaire d'une lumière nouvelle. Car l'homme participant en liberté à la libre action créatrice de Dieu, Dieu a sa part dans son péché. Et s'il le rachète dans l'humanité, lui-même n'a-t-il pas à expier ?²⁴ »

*

* *

En juin 1944 Rolland envoie à Jean Réande un exemplaire du *Voyage intérieur* avec la dédicace suivante, qui reflète bien ce qu'il fut durant ces années de Vézelay et que nous rapporte le *Journal* :

« À Jean Réande en souvenir des années d'Apocalypse où la mort régnait sur la terre, et le meilleur de l'humanité cherchait refuge dans la vie intérieure. Romain Rolland. – Vézelay Juin 1944²⁵ ».

* *Bernard Duchatelet est professeur émérite. Il a enseigné à l'Université de Bretagne Occidentale (Brest).*

24. Cité dans : Romain Rolland, *Au seuil de la dernière porte*, Cerf, 1989, p. 202-203.

25. Bulletin de l'Association des Amis du Fonds Romain Rolland, nos 111-114 (année 1975), p. 3.